Notre famille

Du même auteur

Un père obéissant
Éditions de l'Olivier, 2002

AKHIL SHARMA

Notre famille

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paule Guivarch

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez W.W. Norton en 2014,
sous le titre : *Family Life.*

ISBN 978.2.8236.0388.0

© Akhil Sharma, 2014.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à ma chère épouse Lisa Swanson,
à mon malheureux frère Anup Sharma
et à mes courageux et fidèles parents
Pritam et Jai Narayan Sharma.

Mon père est d'un naturel sombre. À la retraite depuis trois ans, il ne parle pas beaucoup. Livré à lui-même, il peut rester muet pendant des jours entiers. Dans ces cas-là, il commence à ruminer, à avoir de drôles d'idées. Récemment, il m'a déclaré que j'étais égoïste, que je l'avais toujours été, que, bébé, je pleurais dès qu'il allumait la télévision. J'ai quarante ans et lui soixante-douze. Quand il a dit ça, je me suis mis à le taquiner. J'étais chez mes parents, dans le New Jersey, assis sur le canapé du salon. « Qui est le bébé grognon ? ai-je répliqué. Qui est le bébé qui pleurniche tout le temps ?

– Fous-moi le camp, a-t-il glapi en se tassant sur lui-même et en essayant de se défiler. Arrête de faire le mariole, je ne plaisante pas. » Mon père a le teint légèrement cuivré, la peau qui tombe sous le menton et des lobes d'oreilles minces et allongés comme ceux de certains vieillards.

Ma mère est plus enjouée que mon père. « Fais comme moi, lui dit-elle souvent. Tu vois tous les amis que j'ai ? Regarde comme je souris sans cesse. » Mais ma mère, elle aussi, a ses moments de cafard. Quand ça arrive, elle soupire : « Je m'ennuie. Qu'est-ce que c'est que cette vie ? Où est Ajay ? À quoi sert de l'avoir élevé ? »

Aussi loin que je me souvienne, mes parents se sont toujours agacés réciproquement.

En Inde, nous habitions deux pièces en ciment sur le toit d'une maison de deux étages, à Delhi. Les toilettes étaient séparées et un lavabo était fixé à l'un des murs extérieurs. Chaque soir, mon père se tenait devant, sous le ciel plein d'étoiles, et se brossait les dents jusqu'à se faire saigner les gencives. Il crachait le sang dans le lavabo et, se tournant vers ma mère, déclarait : « La mort, Shuba, la mort. Quoi que nous fassions, nous mourrons tous.

– Oui, c'est ça, bats le tambour, lui répondit un jour ma mère. Informes-en aussi la presse. Assure-toi que tout le monde est au courant de ce que tu viens de découvrir. » Comme beaucoup de gens de sa génération, nés avant l'Indépendance, ma mère considérait la morosité comme antipatriotique. Se plaindre, c'était montrer qu'on refusait d'accepter les difficultés et de fournir l'effort nécessaire à la construction du pays.

Mon père a deux ans de plus que ma mère. Contrairement à elle, il ne voyait autour de lui que malhonnêteté et égoïsme, et, de plus, était persuadé que tout le monde en était témoin et choisissait de les ignorer.

L'irritation de ma mère lorsqu'il crachait du sang dans le lavabo, il l'interprétait comme de l'hypocrisie.

Mon père était comptable. Un jour, il se rendit au consulat américain, prit sa place dans la file d'attente qui faisait le

tour de la cour et présenta le dossier qu'il avait constitué afin d'obtenir un visa.

Il rêvait d'émigrer en Occident depuis ses vingt ans, depuis que l'Amérique avait, en 1965, libéralisé ses lois sur l'immigration. Ce désir provenait d'un fort dégoût de soi. Souvent, en marchant dans la rue, en Inde, il avait l'impression que les bâtiments ne lui affichaient qu'une pâle indifférence, qu'il avait si peu d'importance pour eux qu'il aurait aussi bien pu ne jamais venir au monde. Comme il attribuait ce sentiment à sa propre situation et non au fait qu'il était du genre à penser que les bâtiments avait une opinion sur lui, il croyait que s'il vivait ailleurs, en particulier quelque part où il gagnerait sa vie en dollars et donc serait riche, il deviendrait quelqu'un d'autre et se sentirait différent.

L'autre raison pour laquelle il désirait partir était qu'il voyait l'Occident briller des mille feux étincelants de la technologie. En Inde, dans les années cinquante, soixante et soixante-dix, les avancées scientifiques étaient comme magiques. Je me rappelle que lorsque nous allumions la radio, les voix d'abord lointaines venaient ensuite nous sauter au visage, et nous avions la sensation que la machine déployait un effort spécial juste pour nous.

De toute la famille, c'était mon père le plus épris de science. Il essayait de l'introduire dans sa vie en allant faire analyser ses urines dans une clinique. Bien sûr, l'hypocondrie n'était pas étrangère à cela. Mon père se disait que quelque chose ne tournait pas rond chez lui et que c'était peut-être tout bête et facilement réparable par le praticien. Et puis quand, dans ces cliniques, il parlait avec les médecins en blouse blanche, il se

sentait proche de questions capitales, et pensait que ces médecins agissaient exactement de la même façon que ceux d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Amérique, si bien qu'il s'y trouvait déjà, dans ces pays lointains.

Pour comprendre le prestige dont était auréolée la science, il faut se rappeler que les années soixante et soixante-dix furent celles de la révolution verte. Les progrès scientifiques paraissaient alors changer le monde. Même moi, à l'âge de cinq ou six ans, je savais déjà que grâce à la révolution verte il y avait désormais du fourrage en été, et que des gens qui auparavant seraient morts étaient maintenant sauvés. La révolution verte avait un impact sur tous les aspects de notre vie. J'entendais ma mère discuter de recettes de soja avec les voisines et affirmer que c'était aussi bon que du fromage. Dans tout Delhi, la compagnie *Mother Dairy* érigeait ses kiosques en ciment ornés d'une goutte bleue sur le côté. Le fait que la révolution verte soit venue d'Occident, que des organismes comme la Fondation Ford nous l'aient apportée sans attendre quoi que ce soit en retour donnait de l'Ouest l'image d'un lieu de grande bonté. Je suis convaincu que tous les films anti-Occident des années soixante-dix, comme *Haré Rama, Haré Krishna* et *Purab aur Pachhim*, résultaient non du malaise créé par l'arrivée des hippies chez nous, mais de notre sentiment d'infériorité face à la munificence de l'Occident.

Ma mère, pour sa part, n'avait aucune envie de s'expatrier. Professeur d'économie dans un lycée, elle aimait ce qu'elle faisait. Elle disait que l'enseignement était le plus beau des métiers, que l'on y était traité avec respect, et que l'on recevait tout autant que l'on donnait. Mais elle savait aussi que

l'Occident nous offrirait, à mon frère et à moi, des perspectives d'avenir. Et puis survint l'état d'urgence. Après qu'Indira Gandhi eut suspendu la Constitution et emprisonné des milliers de gens, mes parents, comme presque tout le monde, perdirent confiance en leur gouvernement. Avant cela, ils étaient – même mon père – si attachés à l'indépendance de l'Inde que lorsqu'ils voyaient un nuage ils se disaient fièrement : *C'est un nuage indien*. Après l'état d'urgence, ils se mirent à penser que même s'ils étaient des citoyens ordinaires et qu'ils ne risquaient guère d'avoir d'ennuis avec le gouvernement, ils feraient peut-être tout de même mieux d'émigrer.

En 1978, mon père partit pour l'Amérique.

Là-bas, il travailla d'abord comme employé de bureau dans un organisme gouvernemental. Il loua un appartement dans un endroit appelé le Queens et, un an après, nous expédia des billets d'avion.

Le Delhi des années soixante-dix est difficile à imaginer : le calme, les rues sans circulation automobile, les enfants jouant au cricket au milieu de la chaussée et ayant rarement à se déplacer pour laisser passer une voiture, les marchands de quatre-saisons poussant leur charrette dans la rue en fin d'après-midi et vantant leurs produits d'une voix tendue et haut perchée. Il n'y avait pas de magnétoscopes, à l'époque, sans parler des chaînes câblées. Un film restait à l'affiche vingt-cinq ou cinquante semaines dans d'immenses salles de spectacle puis, une fois qu'il en était retiré, c'était pour toujours. Je me souviens de ma tristesse, le jour où on enleva les énormes

affiches de *Sholay*, au bout de notre rue. C'était comme si quelqu'un était mort.

Il est également difficile de se rappeler combien nous étions économes. Nous gardions l'ouate des flacons de pilules et nos mères s'en servaient pour faire des mèches de lampes. Cette parcimonie créait en nous une sensibilité à la réalité physique de notre monde qui n'existe pratiquement plus aujourd'hui. Quand ma mère achetait une boîte d'allumettes, elle faisait asseoir mon frère à une table pour fendre les allumettes en deux à l'aide d'un rasoir, et lorsque nous devions allumer plusieurs choses à la fois, nous utilisions l'allumette pour enflammer un tortillon de papier puis parcourions l'appartement en allumant le poêle, le bâtonnet d'encens, le serpentin antimoustique. Grâce à cette intimité avec les objets, nous savions que le bois d'une allumette est tendre et qu'une goutte de salive sur du papier en ralentit la combustion.

À l'époque où arrivèrent nos billets d'avion, toutes les familles ne louaient plus les services d'un orchestre pour jouer devant leur maison le jour de leur départ pour l'étranger, mais certaines le faisaient encore.

C'est un après-midi que les billets nous parvinrent. Mon frère et moi faisions une partie de jeu de l'oie dans le salon. La pièce était sombre car les rideaux étaient tirés à cause de la chaleur. En entendant des clameurs dans la rue, nous réalisâmes que ça devait être les billets.

Nous sortîmes sur le balcon qui reliait les deux pièces de l'appartement. En bas, la rue miroitait dans la chaleur d'août.

J'avais huit ans alors et Birju douze. Cinq ou six enfants de mon âge, voire plus jeunes, avançaient dans notre direction. À leur tête marchaient un jeune homme maigre à la peau brûlée par le soleil et une grosse femme aux cheveux gris vêtue d'un pantalon bouffant et d'une chemise ample. Des enfants s'échappaient sans cesse du groupe. Toutes les maisons de la rue étaient entourées de murs surmontés de tessons de bouteilles et percés d'un portail métallique. Les enfants s'arrêtèrent devant le nôtre en hurlant : « Les billets pour tatie Shuba sont arrivés ! » Je n'avais encore jamais entendu personne crier notre nom dans la rue. Ça me plut beaucoup et je me mis à sourire. J'aurais voulu crier à mon tour et faire un signe de la main pour signaler notre présence.

Tatie Behri, la grosse femme qui menait la troupe, était une voisine. Presque tous les gens qui n'étaient pas de la famille, mais auxquels nous devions le respect, nous les appelions « tatie » ou « tonton ». Je savais que tatie Behri ne nous aimait pas et qu'elle n'était venue que pour pouvoir s'enorgueillir ensuite d'avoir assisté à la fameuse remise des billets. Le jeune homme maigre était le coursier. Il marchait fièrement, la tête haute, feignant d'ignorer les enfants qui le suivaient. Il tenait à la main une grande enveloppe en kraft.

Birju et moi, nous nous plaquâmes contre le mur, dans la mince bande d'ombre qui courait le long du balcon. Regardant dans la rue, Birju marmonna : « Tout le monde devient ton ami quand tu pars en Amérique. » Il avait des cheveux bouclés et un gros menton rond dont on aurait dit qu'il lui tirait le visage vers le bas. À ces mots, la fierté que j'éprouvais à entendre crier notre nom se mua en gêne. Mon frère et ma mère avaient tous les deux une façon de parler qui me faisait croire qu'ils détenaient

tous les secrets. Les gens pouvaient bien se tromper et tromper les autres, Birju et ma mère étaient capables de lire en eux et de déceler la vérité. Mon frère avait autre chose qui lui conférait un air d'autorité : il était le premier de sa classe, et comme souvent dans ce cas-là, tout le voisinage le traitait en personnage exceptionnel. Grâce à ses bonnes notes, il paraissait promis à une grande destinée. On sentait qu'il était déjà connecté à l'univers. Quand il portait un jugement, c'était comme une annonce à la radio, et on savait que ce que l'on venait d'entendre était vrai.

Mais cette fois, je lui lançai : « Ta bouche déverse du poison. »

Quelques minutes plus tard, la troupe entrait dans notre salon. Tatie Behri s'assit en haletant sur un tabouret.

« Eh bien, Shuba, fit-elle, tu as enfin ce que tu voulais. »

Ma mère, qui sortait de sa sieste, avait les cheveux dénoués et portait un sari de coton froissé. En silence, elle examina les billets qui ressemblaient à des chéquiers. Le coursier se tenait devant elle, et les enfants qui étaient venus avec Behri, éparpillés dans la pénombre de la pièce, écrivaient leur nom sur les étiquettes à bagage apportées par le coursier.

Ma mère n'ayant pas répondu, Behri reprit : « Ton *mister* doit être heureux, lui aussi. » Même moi, je savais qu'il y avait quelque chose de déplacé dans le mot *mister*. En ces temps pudiques où mari et femme ne se touchaient jamais en public, s'écarter du hindi, c'était laisser entendre qu'on parlait de choses indécentes.

« Mishraji sera heureux de voir Birju et Ajay », dit ma mère, et qu'elle utilise le nom de famille de mon père en y adjoignant *ji* indiquait qu'on ne pouvait nous accuser d'une telle indécence.

« Toi aussi, il sera heureux de te voir. Ça fait un an qu'il est parti. » Il y eut un long silence. Je ne saisissais pas vraiment le sens de cet échange, mais je sentais qu'une bataille se jouait entre elles.

« Tu es contente, Shuba ? demanda Behri, comme pour confirmer sa victoire.

– Pourquoi est-ce que je ne serais pas contente ? » rétorqua ma mère d'un ton agacé.

Face à cette réplique, Behri détourna le regard.

Dans le silence qui suivit, le coursier se pencha vers ma mère et chuchota : « Récompense, récompense. » Il avait utilisé le mot ourdou *inam* comme pour transformer l'attribution d'un pourboire en quelque chose de mogol et d'aristocratique.

L'idée de donner un pourboire pour un service ordinaire était encore récente en Inde. Personne n'avait envie de le faire et tout le monde cherchait des moyens polis d'y échapper. Les pourboires étaient donc souvent dénoncés comme une coutume propre à l'islam ou une affectation étrangère.

Behri entendit le mot *inam* et, désirant diriger sa colère contre quelqu'un, tourna vivement la tête vers le coursier. « *Inam* ? Ce n'est pas dans ce genre de quartier que tu te trouves, mon frère. Nous sommes des personnes ordinaires, nous. Nous ne parlons pas anglais. Nous ne portons pas de blue-jeans. Nous ne buvons pas de vin et ne possédons pas chacun trois épouses. »

Comme moi, Birju aimait rudoyer les gens, surtout quand il pouvait le faire en toute impunité. Voyant une adulte malmener le coursier et parce que ce dernier était pauvre et qu'il ne venait pas régulièrement dans le secteur, il se mit, lui aussi, à

le rabrouer. « Une récompense ! As-tu attrapé un bandit, mon frère ? As-tu attrapé un fugitif ? Est-ce que je peux te poser la question ? Dans ce cas, nous veillerons à ce que la police te récompense. »

Après leur prise de bec, ma mère n'avait aucune intention d'approuver les propos de Behri. Bien qu'elle détestât, elle aussi, donner des pourboires, elle lança : « Ajay, va chercher mon porte-monnaie. » Je me rendis dans notre chambre. C'est là que se trouvait l'armoire dans laquelle ma mère le rangeait. Je revins avec un instant après.

Le coursier prit la pièce d'une roupie que ma mère lui tendit et la porta à son front.

Quand il partit, Behri déclara : « Shuba, tu es déjà américaine. »

Puis elle se souleva péniblement du tabouret et se tourna vers les enfants : « Allons, allons, rentrez chez vous. »

Au début, le fait d'avoir les billets me ravit.

Le lendemain matin, j'allai à la laiterie au bout de notre rue. C'était un kiosque guère plus grand qu'un guichet. La matinée était chaude et ensoleillée, j'étais en sueur. L'air ambiant sentait le lait, les ordures et l'encens que le laitier brûlait chaque matin pendant ses prières. Le trottoir était envahi d'une foule de gamins qui s'éparpillaient aussi sur la chaussée, le bidon de lait à la main, en criant : « Mon frère, mon frère », pour attirer l'attention du laitier.

Certains enfants m'observèrent, puis détournèrent les yeux, leurs têtes oscillant tels des ventilateurs de table. D'autres me fusillaient du regard comme si je leur avais volé quelque chose.

Ces deux réactions, pour moi signes de jalousie, me mirent en joie.

Je m'approchai d'un gamin, les mains jointes, et dis : « *Namaste*. » Il me regarda bizarrement. Je savais qu'il était étrange de m'adresser d'une façon aussi formelle à quelqu'un de mon âge, toutefois je croyais qu'une extrême politesse me rendrait encore plus exceptionnel ; non seulement je partais en Amérique, mais en plus j'étais courtois et modeste. « Comment va ta famille ? Tout le monde est heureux ? En bonne santé ? » Parler augmenta encore mon excitation, pourtant j'essayai de ne pas sourire. Je sortis une étiquette à bagage d'une poche de mon short. Elle était munie d'un élastique qui passait par un petit trou. « Nos billets sont arrivés. Et nous avons reçu ça en même temps. Tu veux voir ? » Je lui tendis l'étiquette.

Le gamin était piégé. S'il refusait de regarder, il révélerait sa jalousie et se montrerait faible. Il prit donc l'étiquette. Après l'avoir gardée un moment en main, il me la rendit sans rien dire.

Je poursuivis : « J'ai découvert qu'en Amérique tout le monde a un hors-bord. » Personne ne m'avait jamais rien dit de tel. Mais en prononçant ces mots, cela me sembla vrai. « Mais je ne sais pas nager, mon frère. J'espère que je ne me noierai pas. » Être à la fois modeste et sur le point de partir en Amérique me donnait l'impression d'être quelqu'un d'extraordinaire.

Le groupe s'agita. Le garçon à qui je parlais s'éloigna. Je me tournai vers un autre en joignant de nouveau les mains.

Le dimanche suivant l'arrivée des billets, ma mère nous emmena, Birju et moi, rendre visite à nos grands-parents. Elle

nous réveilla alors qu'il faisait encore nuit. Nous montâmes sur le toit et nous lavâmes à l'aide d'un seau et d'une tasse. C'était drôle de se laver avec la lune au-dessus de nous, et quand l'horizon commença à luire, cette première clarté nous parut rare et précieuse. Puis, un peu plus tard, tandis que le ciel s'éclairait, nous descendîmes la rue en direction de la station d'autobus. Birju marchait à côté de ma mère et moi, dans l'ombre projetée par les murs de clôture. À l'abri du soleil, la poussière était plus lourde et les choses avaient une odeur différente, comme si un fragment de nuit s'y attardait.

Dans le quartier où vivaient mes grands-parents, tout était plaisamment minuscule. Leur ruelle était si étroite que je pouvais en toucher les deux côtés de mes bras tendus. Ce matin-là, les caniveaux étaient pleins d'eau savonneuse et la ruelle sentait le savon, l'huile chaude et la pâte des parathas en train de frire.

En nous voyant, mon grand-père, qui balayait sa petite cour blanchie à la chaux, se redressa. « Qui sont ces deux princes ? Des saints venus bénir ma maison ? » Il portait un ample pantalon blanc et un maillot de corps sans manches à longues bretelles, fait main. Je me précipitai vers lui et, pour montrer que j'étais gentil et savais exprimer mon respect, je touchai ses pieds.

« Nous avons reçu nos billets d'avion, Nanaji », déclara Birju. En entendant cela, je regrettai de ne pas l'avoir dit moi-même et d'avoir ainsi raté l'occasion d'être le premier à annoncer la grande nouvelle.

« Je ne vous laisserai pas partir tous les deux. J'en garde un avec moi.

– Tu nous manqueras », fit Birju, se penchant pour toucher les pieds de notre grand-père. Il avait de longs bras maigres.

« À moi aussi, tu me manqueras », murmurai-je, de nouveau jaloux que Birju ait dit quelque chose qui le rendait gentil.

Des petites pièces donnaient sur deux côtés de la cour. Elles étaient fraîches, ombreuses et exhalaient une odeur de naphtaline très agréable, évoquant des malles closes et des choses qui en surgiraient aux changements de saison.

Vers onze heures, ce matin-là, je m'endormis sur un lit d'appoint dans l'une des pièces. Quand je me réveillai, Birju était allongé à côté de moi. Il sentait l'huile de noix de coco dont ma mère lui enduisait les cheveux à cause de ses pellicules. Ma mère et ma grand-mère étaient assises par terre, près de la cour. Elles parlaient à voix basse tout en confectionnant des seemi, roulant des boulettes de pâte entre leurs doigts jusqu'à ce que la pâte devienne mince comme un fil, puis détachant de petits bouts qui tombaient sur des serviettes étalées sur leurs genoux. On aurait dit des rognures d'ongle.

« Tu ne parles pas anglais, chuchota ma grand-mère.

– J'apprendrai.

– Tu as presque quarante ans.

– Je pars pour Birju et Ajay.

– Ce ne serait pas mieux qu'ils restent ici, avec toute leur famille ?

– Leur père est là-bas.

– Mais ici tu as du travail.

– Qu'est-ce qu'il y a, ici ? Des voleurs ? Cette maudite Indira nous dévorera tous. »

Étendu sur le côté, je regardais et j'écoutais. La sieste me rendait souvent morose. Je me mis à penser que quand je serais en

Amérique, je ne pourrais plus voir mes grands-parents chaque dimanche. Jusqu'alors, je n'avais pas vraiment compris qu'aller en Amérique signifiait quitter l'Inde. Je m'imaginais plus ou moins que, là-bas, je pourrais, comme les Américains, avoir un réacteur dorsal et du chewing-gum, et qu'en même temps je pourrais frimer ici devant mes amis.

Bientôt ce fut l'heure de déjeuner. Assis par terre près de Birju, je déchirais des morceaux de roti penché en avant afin que les miettes atterrissent dans l'assiette de métal placée devant moi. La morosité persistait. Je ne pouvais me résoudre à croire qu'une fois que j'aurais quitté l'Inde, la maison de mes grands-parents continuerait d'exister, et que les caniveaux de la ruelle déborderaient toujours d'eau savonneuse.

Nous devions partir début octobre. En août, cela me semblait très loin. Puis septembre arriva. Chaque soir, j'avais l'impression que la journée avait passé à toute allure, que je ne m'étais pas assez activé et que j'avais perdu mon temps.

Je me mis à parler en dormant. Presque tous les après-midi, à mon retour de l'école, Birju, ma mère et moi faisions la sieste sur un grand lit dans la chambre. Les lourds rideaux étaient tirés et le ventilateur du plafond tournait. Par terre, il y avait des cuvettes pleines d'eau pour rafraîchir l'atmosphère. Un jour, sur mon lit, les yeux ouverts, je fus incapable de bouger bras et jambes. J'avais chaud, je transpirais, paniqué. Je voyais des fourmis transporter notre télévision le long du mur. Je m'écriai : « Des fourmis rouges emportent notre télévision ! » Birju, assis à mes côtés, me regarda d'un air amusé. Il me parut plus réel que les fourmis.

À l'école, je commençai à me bagarrer. J'étais en CE2. Un après-midi, debout au fond de la classe, je parlais avec mon meilleur ami Hershu et un petit Sikh aux cheveux coiffés en chignon sous un tissu noir. Ce dernier déclara : « Les Américains se nettoient avec du papier, pas de l'eau.

– Sans blague. Je sais, répliquai-je.

– En Amérique, on dit *yeah* et pas *yes*. Mme Singh m'a dit de te le signaler.

– Ça, c'est rien. Dans l'avion, l'hôtesse doit te donner tout ce que tu veux. Moi, je vais demander un bébé tigre.

– Quand tu montes dans l'avion, assieds-toi à l'arrière, fit Hershu à mi-voix. Assieds-toi tout au fond. » Il avait une grosse tête, trop grosse, semblait-il, pour son corps. « Parce que quand un avion s'écrase, il tombe en avant.

– Ferme-la, oiseau de malheur », lui criai-je, et je le repoussai violemment des deux mains. Il trébucha en arrière, m'observa un instant, puis ses yeux s'emplirent de larmes.

« Eh, les gars, regardez, m'exclamai-je, il va se mettre à pleurer. »

Hershu me tourna le dos et regagna sa place. J'étais incapable de comprendre pourquoi j'avais fait ça.

Je continuai à me rendre à la laiterie chaque matin. Comme j'allais partir en Amérique, le laitier ne me laissait pas attendre avec les autres, il me faisait passer devant tout le monde. Il agissait probablement ainsi car accorder une attention particulière à quelqu'un constituait l'un de ses rares privilèges.

Un jour, il me demanda : « Qu'est-ce que vous allez faire

de la bicyclette de ton frère ? » Le laitier avait dix-sept ou dix-huit ans. Il se tenait à la porte de sa boutique, ses jambes de pantalon relevées et les pieds nus, parce qu'il renversait inévitablement du lait et que c'est un péché que de marcher dans du lait en chaussures.

« J'en sais rien.

– Dis à ta mère que j'aimerais l'acheter. »

Tandis qu'il parlait, j'étais conscient que tous les garçons me fixaient. Je sentais leurs yeux sur ma nuque comme un rayon de soleil brûlant.

Des membres de la famille commencèrent à venir chez nous pour réclamer les objets que nous n'emporterions pas.

Par une chaude soirée, le frère cadet de mon père nous rendit visite. Il s'assit sur le canapé, le regard noir, la moustache dégoulinante de sueur. Au plafond, le ventilateur tournait. Il avala plusieurs tasses de thé et, finalement, dit : « Qu'est-ce que vous allez faire de la télévision et du réfrigérateur ?

– *Ji*, nous avions l'intention de les vendre, répondit ma mère.

– Pourquoi ? Vous n'avez pas assez d'argent ? »

Un à un, tous les meubles disparurent. Les fauteuils se volatilisèrent, le lit de repos fut embarqué et le canapé fit face à un mur nu avant de partir, lui aussi. Arrivèrent alors des ouvriers maigres comme des rats, vêtus de chemises trouées et sentant la vieille transpiration, un drap enroulé autour de la taille. L'un d'eux bascula l'armoire métallique du salon sur le dos d'un autre. Celui-ci, ployant sous la charge, sortit à petits pas de la pièce. La table de la salle à manger, renversée sur le côté, fut également emportée. Après son enlèvement, des éraflures